

DIFFÉRENCE entre le phobogène et le traumatogène

L'objet phobique protège-t-il toujours d'un trauma non symbolisé, ou peut-il se constituer indépendamment de toute scène traumatique repérable ?

DISTINCTION PRÉLIMINAIRE

Le traumatogène désigne ce qui produit un trauma — soit un afflux d'excitation que l'appareil psychique ne peut lier ni symboliser, un débordement du pare-excitations (Reizschutz) freudien. Le phobogène, on l'a vu, désigne ce qui *localise* une angoisse en un point précis. Le rapport entre les deux n'est ni d'identité ni d'exclusion : il est de fonction. La phobie peut être lue comme une opération secondaire par rapport au traumatique — une tentative de traiter, par la voie de l'évitement et de la localisation spatiale, ce qui n'a pu être traité par la voie de la représentation.

LECTURE FREUDO-LACANIENNE

Chez Freud, dès *Études sur l'hystérie* et plus nettement dans « Inhibition, symptôme et angoisse », la phobie se présente comme une défense de troisième type — après le refoulement (hystérie) et la conversion — qui projette au-dehors, sur un objet du monde extérieur, un danger pulsionnel interne. Le mécanisme est celui du déplacement : l'angoisse de castration (petit Hans) ne peut être symbolisée telle quelle ; elle se fixe sur le cheval, objet phobogène qui devient le représentant métonymique d'un signifiant refoulé. Ici, l'objet phobique *protège* structurellement — il permet au sujet de savoir où et quand craindre, substituant une carte du danger localisable à l'insupportable ubiquité de l'angoisse sans objet.

Lacan radicalise ce point dans le Séminaire X : l'angoisse est l'unique affect qui ne trompe pas, parce qu'elle signale la proximité du réel, l'approche de *das Ding*, l'imminence de la chute du fantasme qui protège habituellement le sujet de l'objet a comme reste réel. La phobie serait alors un dispositif de suppléance qui vient border ce réel innommable en le fixant sur un signifiant — le cheval, l'araignée — permettant au sujet d'éviter la rencontre directe avec l'angoisse pure. En ce sens, oui : l'objet phobique protège toujours, structurellement, d'un noyau réel non symbolisé — mais ce noyau n'est pas nécessairement un événement traumatique repérable au sens chronologique. Il peut s'agir d'un défaut structural de la fonction paternelle, d'un point de forclusion partielle, d'une béance dans le nouage symbolique — non d'un « événement » datable.

OBJECTION EMPIRIQUE ET CLINIQUE

C'est précisément ici que la question du sujet — *l'objet phobique se constitue-t-il toujours en référence à une scène traumatique* — devient contestable. Cliniquement, un nombre significatif de phobies spécifiques (arachnophobie, phobie du sang, phobie des hauteurs) ne renvoient à aucune scène traumatique repérable, ni même reconstituable après coup. La théorie de la préparation (Seligman, Öhman & Mineka) offre ici un contrepoint sérieux : certains objets sont phylogénétiquement « prêts » à devenir phobogènes indépendamment de toute histoire individuelle, en vertu d'une saillance ancestrale (serpents, hauteurs,

obscurité). Le trauma, dans ce cas, n'est pas l'origine causale mais tout au plus un facteur de renforcement contingent.

On pourrait résoudre la tension en distinguant deux régimes du traumatique : le trauma-événement (Freud du premier temps, la théorie de la séduction) et le traumatique structural (le réel comme impossible à symboliser depuis l'origine — non pas ce qui *arrive*, mais ce qui *manque* fondamentalement à être inscrit). Dans le premier régime, la phobie protège d'un souvenir refoulé. Dans le second — celui que privilégie la lecture lacanienne tardive — elle protège d'une béance structurale toujours déjà là, que la théorie de la préparation vient, sans le savoir, recouper : ce qui est phylogénétiquement « prêt » à angoisser est peut-être précisément ce qui touche, chez tout sujet parlant, au point où le symbolique échoue structurellement à border le vivant.

LECTURE JUNGienne

Jung déplacerait la question : l'objet phobogène ne renvoie pas nécessairement à un trauma personnel, mais peut activer directement un contenu archétypique de l'inconscient collectif — l'Ombre, le Devouring Mother, le chaos primordial. Le serpent ou l'araignée ne sont pas traumatogènes par accident biographique ; ils sont porteurs, de manière transpersonnelle, d'une charge numineuse *fascinans/tremendum* qui préexiste à toute histoire individuelle. Ici, la phobie ne protège pas d'un trauma refoulé mais signale une confrontation insuffisamment médiatisée avec un contenu archétypique — la phobie serait alors moins symptôme défensif que symptôme d'un défaut d'intégration, appelant non l'interprétation réductive mais l'amplification.